

Adolphe Milich

Autor(en): **Leuba, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **12 (1966)**

Heft 6

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-848977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Adolphe

MILICH

Dessin de jeune fille.

À la fin du mois de juin de cette année 1966, le musée de la ville de Lugano inaugurerà ses nouvelles salles, consacrées aux œuvres du peintre Milich et à quelques-uns des contemporains faisant partie de la collection de l'artiste. Cette initiative a été possible grâce à l'inépuisable dévouement de Madame Milich-Fassbind qui a mis à la Villa Ciani 26 œuvres de son mari et plusieurs autres en dépôt.

Il sera ainsi possible de se faire enfin une idée globale de la production de ce peintre dont la modestie a toujours rendu cette confrontation difficile ; la dernière exposition d'ensemble est en effet celle du musée Galliéra en 1957. Le moment est donc venu de faire le point sur une œuvre moins connue sans doute du grand public que des initiés. Car si Waldemar Georges lui a consacré une petite étude, Georges Huisman une plus importante ; si un ouvrage sous la plume de Jeanine Warnod va paraître aux éditions Cailler — avec, en guise de préface, l'allocution prononcée par Jean Cassou au cimetière

Montparnasse, ses toiles ne sont pas de celles qu'on rencontre au hasard des galeries et des ventes.

Adolphe Milich naquit en 1884 à Tzyskowa, petit bourg de la Pologne méridionale. Des revers de fortune dans sa famille l'obligèrent à gagner sa vie dès l'âge de 13 ans en peignant des enseignes ; mais il abandonna bientôt ce sûr métier pour aller apprendre les rudiments de la peinture à Varsovie. Il y resta deux ans, subsistant tant bien que mal — plutôt mal — puis partit clandestinement et à pied pour Munich où il travailla à l'Académie des Beaux-Arts. Ayant, assez exceptionnellement, remporté le grand prix de cette Ecole, il quitta la Bavière pour l'Italie et vécut successivement à Venise, Rome, Florence. En 1916, il vint s'établir en Suisse, y séjourna pendant quatre ans, puis partit pour Paris où il se fixa définitivement — à part les années d'Occupation où il dut se replier en Provence puis en Suisse dont il acquit la nationalité.

C'est donc à Paris, que Milich passa ses années

de maturité et il appartient à ce mouvement extrêmement brillant de la période dite « de Montparnasse » entre les deux guerres. Il s'y lia rapidement avec tous les « phares » du moment : Derain, Segonzac, Friesz, Picasso, Despiau et tant d'autres. En 1934, le musée du Jeu de Paume lui achetait sa première toile ; les autres devaient suivre peu après. Paralysé de la main droite dans les dernières années de sa vie, il réapprît à peindre de la gauche et ne s'arrêta que quand le mal l'eut vaincu.

La peinture de Milich présente un véritable cas et qui met au défi toutes les lois de l'hérédité et de l'influence du milieu. Voilà donc un peintre issu d'une famille polonaise, dont les quinze premières années se sont passées dans son pays d'origine, qui se forme en partie à Munich, avec le brillant Stuck entre autres professeurs, et, venu à Paris, se met à être le plus français d'expression de son groupe. Aux antipodes des Pascin, Soutine ou Chagall, rien dans son art ne décèle ses origines ; il y a plus : chez aucun des peintres qui comptent alors, on ne retrouve une filiation aussi nette avec une tradition traversant Chardin, Corot et les Impressionnistes. Que s'est-il passé au juste ? Pour quelles raisons un langage qui aurait dû être étranger à sa nature profonde est-il précisément celui qui s'est imposé à lui ? Comment s'est-il détaché de cet Expressionnisme qui semble être inhérent à l'art de l'Europe orientale ? Pourquoi s'exprime-t-il en pur classique : harmonie et joie de vivre alors que nous attendrions des vio-

lences et de l'angoisse ? N'ayant pas connu Milich personnellement, je ne puis qu'enregistrer le fait. Peut-être que la rencontre de Mlle Fassbind — qui allait devenir sa femme — dont la forte personnalité et la situation aisée le déchargeaient des soucis du quotidien, lui laissa-t-elle la latitude de créer dans le calme et la sérénité.

Toujours est-il que, toute surprise dépassée, nous nous trouvons en face de paysages dont les meilleurs sont issus de ceux de Cézanne — on retrouve même dans ses belles aquarelles une touche apparentée — sans doute le divisionnisme y est-il moins rigoureux, ainsi que les lois du reflet et contre-reflet, mais la composition s'en rapproche sensiblement. Beaucoup de ses natures mortes sont cézanniennes aussi, d'éléments surtout : tables chargées de fruits avec fonds de draperies ; mais parfois des gris y apparaissent qui dénotent une palette différente et d'autres préoccupations. Souvent on y respire un climat d'intimité, que l'on retrouve dans ses figures, voisin de celui de Chardin.

Au total, un artiste occupant une place à part, loin de toute outrance, ayant étudié avec discernement les maîtres français, compris leur leçon, puis étant arrivé à recréer avec ses moyens propres un univers proche du leur. Il faut reconnaître que dans beaucoup de ses toiles, ses natures mortes en particulier, où l'accord coloré est le plus subtilement abouti, c'est une magnifique réussite.

Edmond LEUBA.



Aquarelle.